Un pasteur de campagne

Autor(en): **Catalan, Méril**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 44

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-178939

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quatrième année. N° 44. Samedi 29 septembre 1866.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*):
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Un pasteur de campagne [1].

Le canton de Vaud possédait, il y a quelques années, un pasteur de village, homme d'un grand mérite. Je veux parler du pasteur Melet. Profond théologien, unissant à la fois la science et toutes les vertus chrétiennes, il était demeuré célibataire, ne se sentant aucune vocation pour le mariage et les soucis qu'entraîne la famille. Lorsqu'il fut appelé à diriger la paroisse de Thierrens, située sur la route de Moudon à Yverdon, il prit possession de sa cure, en se faisant accompagner d'une vieille tante, qui l'aimait comme son fils, et d'une vieille servante qui, depuis quarante ans, était attachée à sa famille. Elle avait commencé son office chez le grand-père; de là elle était passée chez le père du pasteur, et elle continuait ses soins au fils orphelin, qu'elle avait bercé jadis dans ses bras.

La vieille tante et la vieille servante constituaient donc son modeste intérieur de famille. Insoucieux des choses de ce monde, et tout entier à son ministère, autant il s'intéressait à ses paroissiens, soit pour l'âme ou pour le corps, autant il se laissait conduire chez lui, par les deux bonnes vieilles, comme un enfant gâté dont on prévient les désirs. La seule chose qui lui donnait le plus de tracasseries dans le courant de l'année, était l'époque où il devait aller de Thierrens à Yverdon, chercher, chez M. le receveur, ses émoluments trimestriels. Ce désagrément se renouvelait quatre fois par année. Il avait trois lieues de chemin à faire pour l'aller et trois lieues pour le retour, et parcourait souvent ce trajet à pied. Hélas! il fallait bien faire ce sacrifice aux exigences de la nécessité.

Mais M. le receveur aimait tant voir arriver son vénérable ami Melet; son couvert était mis ce jour-là pour lui à sa table. Il dînait en famille avec le payeur officiel; on provoquait la causerie, on admirait son esprit, sa droiture, sa science aimable et instructive; on écoutait ses conseils paternels et pleins de douceur, et, après le repas, M. le pasteur reprenait son bâton de route et s'acheminait pédestrement vers son village, apportant aux bonnes vieilles la paie qui allait les rendre heureux pendant encore trois mois. Or, telle était la rectitude scrupuleuse de cet homme honorable, qu'un seul trait de sa vie va en donner la mesure à nos lecteurs.

[1] Nous empruntons ces lignes à l'*Almanach de la Suisse romande,* pour 1867, qui vient de paraître à Genève. Cette petite publication renferme beaucoup de renseignements utiles et des morceaux très bien choisis.

Un jour qu'il avait été chercher son trimestre à Yverdon, M. le receveur, selon son habitude, avait retenu à dîner son ami. Après le repas, au moment où M. le pasteur Melet s'apprêtait à se remettre en route, le receveur s'informa de la santé de la vieille tante, dont il admirait la fidélité et le dévouement.

Dans la conversation, le receveur parla de l'une et de l'autre de ces femmes avec une égale estime et dit au pasteur :

— Veuillez, cher ami, leur présenter à votre retour mes respects et mes bons souhaits.

Le pasteur promit qu'il n'y manquerait pas, et bientôt il quitta Yverdon seul, et plongé dans ses méditations le long de la route. Comme il approchait de Thierrens, tout-à-coup il se mit à récapituler dans sa tête les commissions qui lui avaient été données. Il y en avait quelques-unes pour ses paroissiens; puis, enfin, les amitiés que M. le receveur envoyait à la cure.

Mais grande est sa perplexité. — Etait-ce à la servante qu'il devait faire des amitiés ou à la vieille tante? En vain interroge-t-il sa mémoire, elle est complétement infidèle.

Pourtant il ne voudrait pas faillir à la parole qu'il a donnée à M. le receveur. Un homme d'honneur ne doit avoir qu'un oui et qu'un non. Dans le doute qui l'agite, quoique le clocher de Thierrens se dressât là devant lui, et qu'il eut ses jambes fatiguées par les six lieues qu'il venait de faire à pied, il ne peut transiger avec sa conscience, et pour dissiper son doute, il se remet bravement en route pour retourner à Yverdon.

Il y arrive presque à la tombée de la nuit, tout couvert de poussière, un peu brisé par la fatigue, et il se rend chez M. le receveur, qui fût extrêmement surpris de ce retour inexplicable.

— Mon Dieu, que vous est-il arrivé, mon cher Melet, lui demanda-t-il avec un certain sentiment de crainte? Vous aurait-on attaqué et volé en route?

— Non, Monsieur le receveur, répond le bon homme, mais une chose m'a ramené auprès de vous. Je ne me suis jamais rappelé si vous m'aviez chargé de faire vos amitiés à la servante ou à la tante. Je vous prie, veuillez me remettre en mémoire la chose.

— Et vous êtes revenu pour cela?

— Oui, presque depuis Thierrens. Je n'aurais pu rentrer chez moi sans éclaircir ce doute.

— Eh! bon ami, riposta le receveur en riant, c'est à toutes les deux que j'ai envoyé mes amitiés. Vous

pouviez les leur faire de ma part sans scrupule, car je les tiens en égale affection et considération.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur le receveur, je retourne de suite à ma cure l'âme enfin plus tranquille.

Et sur ce, il reprend son long ruban de route, tout heureux de pouvoir s'acquitter de sa mission dans les règles.

Quoique célibataire, le brave pasteur Melet aimait beaucoup les enfants. Il avait un voisin près de la cure qui possédait une nombreuse famille, et souvent, dans l'été, il se faisait un plaisir d'aller prendre deux ou trois moutards du voisin et de les conduire dans le jardin du presbytère pour leur voir faire la picorée de ses groseilles, de ses cerises et de ses fruits. Ces enfants étaient si familiers avec lui qu'ils le comblaient de caresses. Ils se jetaient à son cou pour l'embrasser, se glissaient entre ses jambes ou montaient sur ses genoux; et lui leur racontait quelques histoires qui excitaient leur curiosité et les tenaient immobiles, yeux ouverts et bouche béante, captivés par l'intérêt du récit.

Un jour qu'il avait été les chercher pour venir au pavillon du jardin, auprès de la vieille tante, à laquelle ces visites enfantines plaisaient beaucoup, la mère des marmots tenait à ses bras un dernier-né, joli petit garçon âgé d'une dizaine de mois, qui voyant ses aînés se grouper autour du pasteur, se mit aussi à tendre les bras pour aller vers lui.

Le pasteur s'empressa de le prendre. Chargé de ce fardeau et accompagné de ses petits amis, il se dirige sur son jardin et s'assied sur un banc qui dominait la haie de clôture du côté du chemin du village.

L'enfant lui fait des grâces, et pour exciter sa gaîté, le pasteur se mit à le faire sauter sur ses genoux en lui chantant ce refrain d'une chanson populaire :

Lon la liron, la lira, la lirette,
Lon la lirette, la lira, la liron.

Comme il était au plus fort de ce refrain, un vieux paroissien de Thierrens, homme fréquentant très peu l'église, mais passablement le cabaret, passa par le chemin. Il entend le pasteur en gaîté, lève la tête, et le voit entouré de la marmaille. Aussitôt s'arrêtant contre la haie, il lui dit :

— Monsu, lo pasteur, hé! vos tsanta n'a tzanzon ben drolette, se vos la tsantia dince ti lé deminzes, nos iriens à l'église por vos intindre.

— Mon ami, lui dit le pasteur, si tu veux venir dimanche à l'église, je te promets de te dire ce refrain en pleine chaire.

— Vo, monsu le pasteur! Coumeint fari vos?

— Viens à l'église et tu le verras.

Le paroissien continue sa route, il va par le village, s'arrête au cabaret et raconte à quelques camarades la conversation qu'il vient d'avoir avec l'homme de Dieu. Il a promis de dire dimanche au sermon le refrain de :

Lon la liron, la lira, la lirette.

Aussitôt des paris s'engagent. Il le dira, il ne le dira pas, et ainsi de suite. La nouvelle se répand dans le village et par les environs. Le paysan fait prévenir le pasteur qu'il ira le dimanche au sermon pour entendre en chaire le dit refrain. Le pasteur, fidèle à sa promesse, lui répond qu'il est prêt à tenir parole. Bref, le dimanche suivant, quand le pasteur se rendit à dix heures à l'église, il la trouva pleine de fidèles, avec le vieux paysan et ses amis assis en face de la chaire.

Le pasteur satisfait de cet excès de zèle, éveillé inopinément chez les fidèles un peu renitents, monte en chaire et après la prière, il prit pour texte de son sermon un des versets de l'Evangile qui dit *méditez les Ecritures*.

Il développe dans sa thèse tous les avantages du culte domestique, combien il ranimait la foi et semait dans le cœur de bons germes qui tôt ou tard portaient leurs fruits.

Rien n'annonçait, dans la péroraison, l'arrivée du fameux refrain. Les auditeurs cependant étaient tout oreilles et nul n'entrevoyaient comment le pasteur allait tenir sa parole. Le sermon arrivait à sa conclusion, lorsque notre ami Melet, par un retour oratoire, lança ces paroles :

« — Je vous ai dit, mes frères, méditez les Ecritures, lisez la bible, sondez-la chaque jour, à chaque instant; vous m'opposerez peut-être votre indifférence religieuse, en vous retranchant derrière l'opportunité de vos travaux quotidiens.

» Rien n'est impossible au véritable chrétien. L'exemple doit être donné par le chef de la famille. Si le père dit: nous la lirons, la mère la lira, les enfants la liraient aussi.

» Alors le culte de famille sera régulièrement institué dans vos demeures. »

Le tour de force était accompli. Tous les paroissiens se regardèrent. Les gagneurs de paris ne purent s'empêcher de claquer des mains, pour témoigner au pasteur leur reconnaissance.

Le sermon s'acheva à la satisfaction générale, et l'après-midi une foule de flacons furent vidés en l'honneur de cette mémorable journée. Le pasteur fut invité, ici et là, pour partager les bénéfices des paris, mais il s'en excusa humblement, et pria ses paroissiens de suivre ses conseils et de méditer les Ecritures. . . . . .

. . . . . .

Méril Catalan.

Les Remueurs.

Quel est donc ce fracas qui, dès l'aube naissante,
Fait retentir ici les cloisons frémissantes?
Pourquoi cette poussière et ces ais ébranlés?
D'où partent ces clameurs et ces cris redoublés?
Un créancier suivi de la noire cohorte
Peut-être du voisin fait-il sauter la porte;
Un rat de cave actif, son registre à la main
Soupçonnant dans ces lieux un commerce illicite,
Peut-être exerce-t-il sa fâcheuse visite;
Ou peut-être céans le gendarme inhumain
Arrache-t-il des bras de la tremblante mère
Un conscrit malheureux, soutien de son vieux père.
Le bruit redouble; . . . . allons, secouons ces pavots,
Et sachons quels lutins ont troublé mon repos.
A l'instant, d'un bras ferme empoignant ma sonnette,